



porter ombrage à personne. Que ne faut-il pour vivre, à présent ? un coin de terre, avec un cheval, et un petit écu par jour.

Le traité de Paris stipula que le gouvernement français lui accorderait un subside de deux millions, et qu'il aurait la liberté d'emmener, en outre du personnel de sa maison, huit cents hommes de ceux de son armée qui voudraient le suivre. Quel que fût le malheur de sa position dans ce moment solennel, il n'oublia ni sa famille, ni ses amis, ni ses serviteurs.

Il demanda que les dispositions qu'il avait prises en leur faveur fussent respectées et qu'on ne troublât aucun d'eux dans la possession des biens qu'il leur avait donnés, tels que propriétés, dotations et rentes sur l'État. Il stipula également que, sur les fonds particuliers qui lui appartenaient et dont il faisait l'abandon, on réservât une somme de deux millions à distribuer à un certain nombre d'officiers et de soldats de son armée, qu'il désignait. On lui accorda tout. Il devait croire que les conditions du traité seraient religieuse-

ment observées ; il n'en fut rien. Bientôt détrompé lui-même, il dit à ce sujet :

— En supposant que les alliés ne soient pas fidèles aux engagements qu'ils ont pris avec moi, je révoquerai mon abdication. Je n'ai renoncé à mes droits à la couronne que pour épargner à la France les horreurs d'une guerre civile, n'ayant jamais eu d'autre but que son bonheur et sa gloire. Ils peuvent m'ôter mon pain ; mais je les défie de m'enlever le cœur de mes soldats : avec eux je pourrai toujours faire de grandes choses.

Ce fut lui qui prit le soin d'apprendre à ceux qui l'entouraient qu'il avait cessé de régner. Fontainebleau devint aussitôt désert. Napoléon ne s'occupa plus que des arrangements de son départ, et vécut comme un simple particulier. Retiré dans un coin du vaste palais qu'il devait encore habiter pendant quelques jours, toutes les fois qu'il entendait une voiture dans les cours, il demandait avec vivacité :

— N'est-ce pas Berthier qui revient ?

— Non, Sire, lui répondait-on.

— Si c'est un des *miens* qui désire me faire ses adieux, introduisez-le.

Il s'attendait à revoir, au moins une fois, ses anciens ministres, ses conseillers d'État, ses généraux et tant d'autres qui lui devaient un dernier témoignage d'attachement ; personne ne vint !

Il resta seul avec le petit nombre d'officiers et de serviteurs de sa maison qui avaient résolu de ne l'abandonner jamais. Le grand-maréchal Bertrand, les généraux Drouot et Cambronne, le chirurgien Fourreau de Beauregard, le payeur des voyages Peyrusse, les fourriers du palais Deschamps et Baillon, obtinrent de Napoléon la faveur de le suivre à l'île d'Elbe, et lui composèrent une maison peu nombreuse, mais forte de fidélité et de dévouement.

Au lieu de huit cents hommes, on ne voulut plus lui en laisser emmener que quatre cents. Tous ses vieux compagnons de gloire voulaient partir avec lui : Napoléon n'eut que l'embarras du choix. Toujours conformément au traité de Paris, il devait être accompagné, jusqu'au lieu de son embarquement, par un commissaire de chacune des quatre puissances alliées.

Depuis plusieurs jours ces commissaires étaient arrivés à Fontainebleau : c'étaient le général russe Schouwaloff, le général au-

trichien Koller, le colonel anglais Campbell, et le général prussien baron de Truschess. L'Empereur les reçut tous les quatre en audience particulière ; mais il y eut une grande différence dans la réception qu'il fit à chacun d'eux ; celui qu'il accueillit le mieux fut le colonel Campbell. Cet Anglais portait encore sur le front les traces d'une blessure récente. Napoléon lui demanda dans quelle bataille il l'avait recue et à quelle occasion il avait été décoré des ordres qu'il voyait briller sur sa poitrine ; puis, changeant le texte de la conversation :

— J'ai cordialement haï les Anglais, ajouta-t-il ; je leur ai fait la guerre par tous les moyens possibles ; ils me l'ont bien rendu : maintenant nous sommes quittes. Je vous dirai que j'estime votre nation, parce que je suis convaincu qu'il y a plus de générosité dans son gouvernement que dans aucun autre, continua-t-il en regardant les autres commissaires.

Après que ces messieurs se furent retirés on remit à l'Empereur une lettre apportée à Fontainebleau par un courrier particulier de Savary, qui n'avait pas quitté Marie-Louise. A la lecture de ce billet, son agitation devint extrême. Il le lut deux fois de suite avec attention, le replia convulsivement et le remit dans sa poche en disant :

— C'est impossible !... Un assassinat !... ils n'oseraient !...

Ce jour-là il dina seul, et ne voulut voir personne. Dans la soirée, il écrivit à l'impératrice Marie-Louise, qui s'était laissée conduire d'Orléans à Rambouillet pour y voir son père, puis il s'enferma dans sa chambre à coucher avec ses livres et une carte de l'île d'Elbe, sur laquelle il put prendre une idée de la nouvelle résidence qui l'attendait.

Dans cet intervalle, le reste de la famille impériale s'était dispersé : Madame Mère et son frère, le cardinal Fesch, avaient pris la route de Rome : les princes Louis, Joseph et Jérôme gagnaient la Suisse, et la reine Hortense était allée rejoindre sa mère, l'Impératrice Joséphine, à la Malmaison.

Dans la nuit du 19 au 20, Napoléon éprouva une dernière défection à laquelle il fut plus sensible encore qu'à toutes celles qui l'avaient précédée : son premier valet de chambre, en qui il avait toute confiance, et son mameluck Rustan, qu'il avait comblé de biens ne reparurent pas. Le matin, ne les voyant ni l'un ni l'autre à l'heu-

re habituelle de leur service, il se contenta de dire, en apprenant leur disparition de Fontainebleau :

— Au fait, j'avais oublié que l'ingratitude était à l'ordre du jour.

La bienveillance que Napoléon n'avait cessé de témoigner à Constant, depuis plus de douze ans qu'il était attaché à sa personne, était telle, qu'au moment même où il venait d'être décidé que, par mesure d'économie, aucun de ses valets de chambre ordinaires ne l'accompagneraient à l'île d'Elbe, il s'en était rapporté à Constant du choix de quelqu'un qui pût le seconder dans son service.

Celui-ci avait jeté les yeux sur le jeune M. Marchand, huissier du roi de Rome, dont l'intelligence et la probité lui étaient connues, et qui était fils de la première berceuse de l'enfant-roi. Constant en avait parlé à l'Empereur, qui l'avait agréé, et M. Marchand avait accepté ce nouveau poste avec reconnaissance. Il remplaça donc Constant avec le titre de *premier valet de chambre*, et suivit Napoléon à l'île d'Elbe, comme il devait le suivre l'année suivante à Sainte-Hélène, et mêler ainsi son nom à ceux du petit nombre d'hommes que leur dévouement et leur fidélité ont si justement rendus populaires.

Le 28 avril, à dix heures du matin, les voitures de voyage étaient attelées et rangées dans la cour du Cheval-Blanc. La garde impériale avait pris les armes et formait la haie. A midi précis la porte s'ouvrit et un huissier annonça à haute voix : *l'Empereur !*

Napoléon paraît. Il tend la main à tous ceux qui sont présents. traverse l'appartement à pas précipités, descend rapidement le grand escalier du château, au bas duquel il trouve tout ce qui reste de la cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe : c'est le duc de Bassano, le général Belliard, les comtes Anatole de Montesquiou et de Turenne, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le colonel Athalin, le chevalier Joanne, plusieurs Polonais, parmi lesquels le général Kosakowski et le colonel Germanowski, qui ont obtenu la faveur de le suivre à l'île d'Elbe, puis les commissaires étrangers et une foule d'autres personnages de distinction. Aussitôt ce groupe l'entoure : mais il indique par un signe qu'il veut parler. Chacun s'écarte.

Tout le monde connaît cette belle scène qu'Horace Vernet a reproduite d'une manière si admirable dans son tableau des *Adieux de Fontainebleau*, mais, si populaire qu'elle soit, nous ne pouvons

nous dispenser de la rappeler ici, car elle fait partie essentielle du sujet que nous avons choisi.

Napoléon s'avance d'un pas ferme vers les grenadiers, qui tous, le regard fixe, gardent un silence religieux, et alors, d'une voix sonore comme aux jours de ses plus beaux triomphes :

— Soldats de ma vieille garde, leur dit-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue, mais la guerre était interminable ; c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous mes intérêts à ceux de la patrie : je pars. Vous, mes amis, continuez de servir la patrie. Son bonheur était mon unique pensée ; il sera toujours l'objet de mes vœux ! Ne plaignez pas mon sort ; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour être utile encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble !... Adieu, mes enfants !... Je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; mais j'embrasserai votre général.

A ces mots, s'adressant au général Petit et lui tendant les bras.

— Venez, général ! ajouta-t-il. Et il l'embrassa avec effusion. Qu'on m'apporte l'aigle, dit-il encore.

Aussitôt le porte-drapeau s'avance d'un pas chancelant, et tandis que d'une main il couvre ses yeux pour cacher ses larmes, de l'autre il incline son aigle. Napoléon saisit l'écharpe du drapeau et la presse plusieurs fois sur ses lèvres en disant d'une voix plus ferme :

— Adieu, mes vieux compagnons, adieu !

Et, se dérobant avec vivacité à la foule qui le presse, il s'élance dans une voiture au fond de laquelle s'est déjà placé le grand-maréchal, et disparaît dans le tourbillon de l'escorte française qui doit le protéger. Aussitôt un cri immense se fait entendre : c'est celui de *vive l'Empereur !*

Dans un voyage aussi long que celui de Fontainebleau à Fréjus, Napoléon avait un train trop considérable et une suite trop nombreuse pour pouvoir aller aussi rapidement qu'il en avait le désir plus encore que l'habitude. Le soir de cette première journée, il n'é-

tait arrivé qu'à Montargis. Il ne s'y arrêta qu'une heure pour souper, et repartit en se dirigeant vers Lyon.

Le général Drouot allait en avant. L'Empereur avec le grand-maréchal, dans une voiture à quatre places, la seule qui fût attelée de six chevaux, venait immédiatement après. Celles des généraux Koller et Schuwoloff, du colonel Campbell et du baron de Truschess suivaient la sienne.

Deux autres voitures, chacune à six places, étaient occupées par des officiers de sa maison civile et militaire. Enfin, six fourgons chargés de bagages avaient pris une autre route, à cause de l'impossibilité de réunir sur une seule le nombre de chevaux suffisant.

La veille du départ, les piquets de cavalerie avaient exploré en éclaireurs les environs de Fontainebleau. Il y avait des craintes, et elles étaient fondées. Savary, en sa qualité de ministre de la police impériale, se trouvait alors à Orléans avec les membres de la régence qui avait été dissoute. Quoi qu'il en soit, il crut devoir répandre quelques *agents* pour sonder l'opinion et se tenir au courant de l'esprit public. Ceux-ci vinrent bientôt l'avertir qu'ils avaient rencontré dans les environs de Fossard, à peu de distance de Fontainebleau, une bande de cavaliers armés, conduits par un ancien écuyer de la reine de Westphalie, qui, disait-il, n'épiaient que l'occasion favorable pour fondre sur Napoléon à son passage et l'assassiner. Savary avait prévenu l'Empereur de ce guet-apens ; on avait pris à tout hasard des mesures de précaution, et les assassins, n'ayant point osé se hasarder contre les cinquante lanciers qui formaient l'escorte particulière de l'Empereur, se rabattirent sur les équipages de la reine de Westphalie, qu'ils pillèrent.

On prétendit, dans le temps, que le chef de la bande n'avait d'autre mission que de s'emparer des diamants de la couronne et du trésor que Napoléon emportait avec lui. Mais, on ne pouvait pas faire courir le 20 avril après des valeurs que M. le baron Dudon avait reprises dès le 10 du même mois, et remises au gouvernement provisoire. Ce fut cependant le prétexte dont on se servit pour arracher au général prussien Sacken, gouverneur de Paris, au général Dupont, ministre de la guerre, au préfet de police Anglès, au directeur des postes Bourrienne, tous ministres du gouvernement provi-

soire présidé par M. de Talleyrand, un ordre qui mettait à la disposition du chef de l'expédition les autorités civiles et les postes militaires pour l'exécution, y était-il dit, d'une mission *secrète* de la plus haute importance.

La reine de Westphalie se plaignit à l'empereur Alexandre, son parent, et réclama les objets précieux, ainsi que les diamants et les 80,000 francs en or qui lui avaient été enlevés. L'écuyer de la reine fut arrêté, et dans l'instruction de la longue procédure qui fut instruite contre lui à ce sujet, il déclara textuellement : qu'il n'avait été chargé de rien moins que de *tuer Bonaparte et son fils* ; que cette proposition lui avait été faite par M. de Talleyrand ; qu'en récompense de ce service on devait lui donner 200,000 fr., le faire duc, lieutenant général et gouverneur d'une province ; mais qu'il n'avait accepté cette mission que pour sauver les jours de l'Empereur et ceux du roi de Rome ; que ce n'était que pour avoir l'air de faire quelque chose qu'il s'en était pris aux bijoux de la femme de Jérôme Bonaparte ; qu'il avait remis les caisses enlevées au secrétaire du gouvernement provisoire, et qu'ainsi il s'en lavait les mains.

Entre ces graves inculpations et le silence obstiné gardé par M. de Talleyrand et les signataires des ordres délivrés, il est difficile de prononcer. Il y a là un mystère que le temps n'a pas encore éclairci suffisamment.

Une des particularités du voyage, c'est que presque toute la garde impériale était cantonnée dans le pays que Napoléon devait parcourir jusqu'à Nevers. A son passage, elle se trouvait sous les armes ; mais depuis plusieurs jours il lui avait été recommandé par ses chefs de ne faire connaître par aucune parole, par aucun signe, qu'elle plaignît le sort de son Empereur.

Cette troupe d'élite se montra obéissante en cette circonstance. Elle garda le plus morne silence. Ainsi entouré de la milice la plus dévouée que jamais monarque ait eue, Napoléon se montra peut être plus grand dans cette journée que dans celles qui l'avaient illustré durant sa glorieuse arrière. Il ne fut escorté par sa garde que jusqu'à Briare.

Le 21, Napoléon coucha à Nevers. Il y fut encore reçu aux acclamations de la foule, qui, à ses cris d'enthousiasme, mêla quelques épithètes peu courtoises pour les commissaires étrangers. Ce fut en

quittant cette ville qu'il eut la douleur de voir son escorte française remplacée par un corps de Cosaques et d'entendre crier : *Vive les alliés !* Mais ces quelque contrariétés pénibles qu'elles fussent, dans sa position ne devaient être que le prélude des outrages et des périls qui allaient l'assailir au-delà de Lyon, qu'il ne fit que traverser dans la nuit du 22 au 23. Il y laissa une personne de confiance pour y attendre l'arrivée de la poste de Paris et lui rapporte les journaux avec tout ce qu'elle pourrait se procurer de brochures de circonstance. Tandis qu'il changeait de chevaux, un groupe nombreux, stationné devant la poste, fit entendre les cris de *Vive l'Empereur !* Ce furent les derniers.

A Valence, Napoléon vit, pour la première fois, des bourgeois et des officiers français avec la cocarde blanche à leurs chapeaux. Ils appartenaient au corps d'Augereau. A l'auberge de la poste, où il s'arrêta, il fut rejoint par la personne qu'il avait laissée à Lyon. Parmi les papiers qu'elle lui apportait, se trouvait le *Moniteur*, dans lequel était la proclamation que le duc de Castiglione avait faite à son armée à l'occasion du retour des Bourbons, et dans laquelle il accusait Napoléon en lui appliquant l'épithète de *lâche !..*, Après l'avoir lue, l'Empereur se contenta de hausser les épaules en souriant d'un air de mépris.

Ce fut également à Valence qu'il entendit crier pour la première fois : *Vive le roi !* Ce cri lui fit éprouver une espèce de tressaillement involontaire. Il ne s'arrêta dans le chef-lieu de la Drôme que le temps de changer de chevaux, et après avoir dépassé Loriol et Derbierres, il arriva le 24, à six heures du soir, à Montélimar, et descendit à l'auberge qui lui avait été désignée par les commissaires. A peine était-il entré dans la première salle, qui servait en même temps de cuisine, qu'on lui remit un billet cacheté. Il l'ouvrit et le lut.

— Ah ! ah ! dit-il avec un sourire de mépris, on veut renouveler ce qu'on avait tenté là-bas !... Eh bien ! on verra.

Et il se promena dans cette cuisine tandis qu'on préparait à la hâte une des pièces du rez-de chaussée. Quelques fonctionnaires publics de Montélimar, se présentèrent à la porte de l'auberge en demandant l'honneur de voir l'Empereur. Il consentit à les recevoir, et les questionna avec une sérénité bien remarquable dans un moment où il savait qu'on agitait pour lui, à quelques lieues de là, une question de mort. Ces fonctionnaires lui parlèrent de leurs regrets :



— Que voulez-vous, Messieurs ! leur répond-il, il faut faire comme moi : se résigner et attendre.

Deux anciens officiers de l'armée, dont l'un était le capitaine Krettly, l'ancien trompette de ses guides, dont nous avons parlé dans le cours de cette histoire, vinrent aussi réclamer la faveur de lui adresser un dernier adieu.

A huit heures du soir on était sur la route d'Avignon. Deux postes plus loin, à Donzère, on fut accueilli par des cris de vengeance. Les habitants avaient célébré dans la journée une fête pour l'arrivée de Louis XVIII en France. Des cris injurieux s'élevèrent. Quelques femmes du peuple, complètement ivres, s'approchèrent en agitant des torches, et adressèrent à Napoléon des injures telles qu'il ferma les glaces de sa voiture en disant à Bertrand d'un ton de pitié :

— Mais regardez-les donc !... Quel hideux spectacle !... Ces femmes sont des furies échappées de l'enfer.

Arrivé à Orange sur les quatre heures du matin, il monta à pied, de compagnie avec le grand-maréchal et le général Drouot, la première côte que l'on trouve en avant de Caderousse. Un fourrier du palais était aussi descendu de voiture et avait pris les devants, il marchait à environ deux cents pas du groupe impérial, lorsqu'il ren-

contra le courrier de la malle de Marseille, qui s'arrêta et lui demanda :

— Ne sont-ce pas les voitures de l'Empereur que j'aperçois là-bas ?

— Non, Monsieur, répondit le fourrier, qui avait le mot ; ce sont des équipages appartenant aux généraux alliés.

— Pourquoi le nier ? Je suis sûr de ce que je dis, et vous-même vous faites partie de la maison impériale. Eh bien, en passant par Orgon, hier, j'ai vu pendre Napoléon en effigie par une bande de mauvais chenapans. S'il passe par là, il est perdu, ils l'assassineront. Imaginez-vous que ces coquins-là ont élevé une potence à laquelle ils ont suspendu par le cou un mannequin revêtu de l'uniforme français, avec un écriteau sur la poitrine, où il y avait écrit : *Voilà ce qui t'attend ici !* Telle est la vérité, Monsieur ; ainsi profitez-en si vous voulez.

Ayant dit, il remonta dans son cabriolet et partit au galop.

Le courrier prit le général Drouot à part et lui répéta ce qu'il avait appris. Ce dernier en prévint le grand-maréchal, qui rapporta le fait à l'Empereur devant les commissaires alliés. Ceux-ci, justement alarmés, tinrent une espèce de conseil sur la grande route, et il fut décidé que Napoléon endosserait un carrik à collet semblable à ceux que portaient la plupart des gens de la suite des commissaires, qu'il se coifferait d'un chapeau rond et qu'il changerait de voiture.

La tentative des environs de Fontainebleau ayant échoué, il était évident qu'on en avait organisé une autre à Avignon. Deux jours auparavant, des émissaires venus on ne sait d'où avaient été détachés dans cette ville, et étaient parvenus sans peine à échauffer la populace. Un boucher fameux, l'un des massacreurs de la Glacière, que ses acolytes avaient surnommé *le Vengeur*, s'était déjà mis à la tête de deux cents misérables qui parcouraient les rues en hurlant « qu'ils voulaient *boire le sang* du tyran et *dévorer l'Ogre de Corse.* »

En effet, c'était à Avignon que le péril qui grondait comme un orage depuis Valence devait éclater. La veille du jour où Napoléon devait passer par cette ville était un dimanche. Les voitures de son service y étaient arrivées déjà ; elles s'étaient arrêtées à *l'hôtel du Palais-Royal*. Les officiers du palais et les domestiques qui faisaient par

tie de ce convoi portaient encore la cocarde tricolore, et, sur leurs boutons, l'aigle impériale.

Ce jour-là aussi, des officiers espagnols, prisonniers dans l'ancien château des papes, avaient été mis en liberté. Cette délivrance avait excité une grande joie dans le peuple, qui avait dansé des farandoles et parcouru la ville aux cris de : *Vive le roi !* Il a toujours quelque chose à craindre de la populace du midi, quand elle rit on quand elle pleure. Des mesures de sûreté furent prises aussitôt : mais elles ne pouvaient être que fort peu rassurantes, parce que les moyens étaient presque nuls.

Il n'y avait que peu de troupe de ligne, la garde nationale n'était pas encore organisée, la force répressive ne consistait que dans les débris de la garde urbaine, dont M. de Montagnat était commandant.

A une heure du matin, une voiture sans armoiries conduite par trois chevaux et un postillon, se présente au palais. Le factionnaire qu'on avait posé à cette place crie : *Aux armes !* M. de Montagnat arrive avec quelques hommes ; cette voiture est celle du colonel Campbell, accompagné d'un officier russe que Napoléon, de concert avec les commissaires, avait dépêché en avant de Montélimar. M. de Montagnat demande avec intérêt au colonel si l'escorte de Sa Majesté est suffisante pour opposer une courageuse résistance en cas d'attaque.

— Craignez-vous donc ici une tentative organisée ? répond le commissaire.

— Oui ; et un seul homme tué, tout est perdu si vous n'êtes pas les plus forts.

M. de Montagnat et le colonel décidèrent alors que le courrier qui faisait préparer les relais arriverait avant l'Empereur, et que Sa Majesté changerait de chevaux hors de la ville.

Le colonel continua sa route sur Orgon.

A quatre heures du matin, le courrier qui précédait Napoléon arriva. M. de Montagnat le prévint qu'il devait faire conduire les chevaux à trois cents pas environ en avant de la porte Saint-Lazare, où il était convenu que les voitures s'arrêteraient. Cette porte était opposée à celle par où Napoléon devait venir.

Le courrier ne voulut pas d'abord se conformer à cette disposition ; M. de Motagnat fut obligé d'employer la menace pour l'y décider. Une estafette avait été expédié à franc étrier pour avertir le convoi de tourner la ville et se diriger vers ce point. Malheureuse-

ment tout cela n'avait pu s'exécuter si secrètement que quelques habitants n'en eussent eu connaissance. Une foule exaspérée s'était portée de ce côté, tandis que M. de Montagnat, suivi de sa petite troupe, s'y rendait. Il y trouva la voiture de l'Empereur déjà entourée d'Espagnols proférant d'horribles imprécations.

Il y avait aussi des hommes inconnus dans le pays et qu'on prétendit, plus tard, s'être trouvés là *par hasard*. Malgré ce *hasard*, l'un d'eux s'était élancé plusieurs fois à la portière pour l'ouvrir et arracher l'Empereur de sa voiture. M. de Montagnat, doué d'une grande force musculaire, le saisit et l'envoya rouler dans un des fossés qui bordaient la route. Pendant ce temps, un verdet s'était glissé au milieu des chevaux qu'on venait d'amener, et, le couteau à la main, essayait de couper les traits.

La foule grossissait ; les manifestations hostiles devenaient de plus en plus menaçantes, tout faisait présager une sanglante tragédie. Un individu complètement ivre, d'une physionomie atroce, et armé d'un vieux sabre qu'il brandissait en poussant d'effroyables clameurs, pose la main sur l'anneau de la portière ; un valet de pied, placé sur le siège de la voiture, tire son couteau de chasse pour le frapper...

— Malheureux ! s'écrie M. de Montagnat, ne faites aucun mouvement !

En même temps Napoléon, baissant rapidement la glace de devant, avance la tête, et saisissant le valet de pied par le pan de son habit :

— François ! lui dit-il d'une voix forte, mais calme, restez tranquille, je vous l'ordonne !

Tandis que ceci se passait, les postillons s'étaient mis en selle, les chevaux avaient été lancés, et Napoléon était parti au galop au milieu d'une grêle de pierres. Il n'avait eu que le temps de se pencher du côté de M. de Montagnat, à qui il devait la vie, pour lui dire en le saluant de la main :

— Monsieur, je vous remercie.

Cependant de nouveaux périls, plus grands encore l'attendaient dans la suite de ce voyage, qui devait être si bien vengé, un an plus tard, par la marche triomphale du retour de l'île d'Elbe. Lorsque le colonel Campbell, qui continuait d'aller en avant pour éclairer

la marche, arriva à Orgon toute la population des environs était rassemblée sur la grande place et criait :

— A bas le Corse, mort au tyran !

Le maire de la ville, le même qui, quinze ans auparavant, s'était presque mis aux genoux de Napoléon, s'approcha de la voiture du colonel anglais :

— Est-ce vous êtes de la suite de ce scélérat de *Buonaparte*? lui demanda-t-il.

— Non, Monsieur ; je suis attaché aux commissaires des puissances alliées.

— Ah ! vous avez raison de ne pas accompagner ce *coquin-là*. Je veux le pendre de mes mains ! Si vous saviez, Monsieur, comme il nous a trompés ! C'est à moi, un des premiers, qu'il adressa la parole à son retour d'Égypte. Alors nous détêlâmes les chevaux de sa voiture pour le traîner nous-mêmes : aujourd'hui je veux me venger des honneurs que je lui ai rendus ; j'attends !

Pendant ce colloque, le colonel était entré dans l'auberge pour dépêcher son domestique aux autres commissaires, afin de les prévenir des dangers qui menaçaient encore l'Empereur. Ce courrier rencontra la voiture impériale à la hauteur de Saint-Andréol, et rendit compte de sa mission au général Koller, qui se trouvait en tiers avec Napoléon et le grand-maréchal.

Cette fois il fut encore décidé que l'Empereur endosserait une redingote d'uniforme du général Koller et partirait avec lui en avant : mais lorsque pour plus de sûreté, on l'engagea à mettre une cocarde blanche à son chapeau, malgré les instances qu'on lui fit, il ne voulut jamais y consentir ; et, précédé d'un de ses piqueurs nommé Amaudru, il continua de se diriger sur Orgon, accompagné seulement du général Koller.

Le premier objet qui frappa le vue de Napoléon en descendant de voiture à l'auberge de la poste, fut un mannequin habillé à peu près comme lui et suspendu par une corde à une potence plantée à droite de la place. Un groupe considérable entourait, en poussant d'affreuses clameurs, ce mannequin que le vent faisait balancer.

L'Empereur détourna la tête et se hâta d'entrer dans la maison. Elle était comme toutes les auberges de la Provence, bâtie au milieu d'une cour entourée de murs, avec deux portes, l'une, d'entrée prin-

cipale, l'autre de sortie, et donnant sur une espèce de ruelle qui aboutissait à la grande route. Le maître de l'auberge, voulant soustraire les voyageurs à la colère du peuple, fit fermer la grande porte et pressa les postillons d'amener les chevaux.

On se hâta d'atteler, et la voiture dans laquelle montèrent Napoléon et le général Koller fut enlevée au galop. Les commissaires étrangers, n'ayant pas voulu déjeuner à Orgon payèrent les apprêts déjà faits, et rejoignirent l'Empereur à Saint-Canat, à l'auberge de la Calade, où il était arrivé quelques instants avant eux.

En entrant dans cette autre auberge, Napoléon et son compagnon de voyage s'étaient approchés de la cheminée. Le piqueur Amaudru et le domestique du général autrichien se tenaient respectueusement à quelques pas en arrière. Selon ses habitudes de familiarité, Napoléon avait adressé la parole à la sœur de l'aubergiste.

Cette femme, disait-on, blessée l'année précédente par les gendarmes, en défendant son mari malade que ceux-ci voulaient emmener de force, avait juré de se venger et de porter le premier coup à l'Empereur lorsqu'il viendrait à passer. Ses discours respiraient la haine. Napoléon l'écoutait tranquillement et ne répondait que par des monosyllabes aux questions qu'elle lui adressait, tout en surveillant aux apprêts du déjeuner.

— Vous croyez donc, lui disait-elle, que le tyran va bientôt arriver ?

— Mais.... oui....

— Tant mieux !... Je suis toujours pour ce que j'ai dit : il faut le jeter au fond du puits avec des pierres par-dessus. Je ne serai contente que lorsque je l'aurai vu là-dedans, ajouta-t-elle en indiquant du geste le puits qui était à l'extrémité de la cour. Celui-ci a quarante-cinq pieds de profondeur, il y a des pavés tout autour : je me charge de l'opération, moi !

En parlant ainsi, cette femme tourna la tête et remarqua que la seule personne qui n'eût pas son chapeau à la main était précisément celle à qui elle parlait. Elle reconnut Napoléon et resta interdite et confuse. En le voyant si calme devant ses injures, toute sa colère s'évanouit, et ce regard puissant de l'Empereur déchu, qui se reposait doucement sur le sien, réveilla dans son cœur tout ce que la femme y recèle de généreux :

— Ah ! Sire, pardonnez-moi ! s'écria-t-elle en se précipitant à ge-

noux et en saisissent une de ses mains, je suis une malheureuse de vous avoir parlé ainsi ! Et se relevant avec vivacité : Ils ne vous toucheront pas tant que je serai vivante ! reprit-elle avec un accent sublime.

Pendant ce temps on frappait à la porte d'entrée, et l'on tâchait de l'enfoncer. La jeune femme regardait Napoléon d'un air égaré :

— Je vous sauverai ! s'écria-t-elle de nouveau.

Puis elle s'élança dans la cour. Le maître de l'auberge eut pour Napoléon les plus grands égards. Il le prévint qu'il ne serait pas prudent de traverser Aix, où une population immense l'attendait pour le lapider.

Tandis que les commissaires se disposaient à envoyer au maire de cette ville l'ordre d'en fermer les portes et de veiller à la tranquillité publique, des individus à figures sinistres se rasemblaient autour de la maison, où l'Empereur se reposait en ce moment. Une estafette fut dépêchée au maire d'Aix, avec une seconde lettre, dans laquelle les commissaires prévenaient ce magistrat que si les portes de la ville n'étaient pas fermées dans une heure, ils passeraient avec deux régiments de hulans et quatre pièces de canon, et mitrailleraient tout ce qui se trouverait sur leur passage.

Cette menace eut tout l'effet qu'on en attendait. Le messenger revint dire aux commissaires que les portes de la ville étaient fermées et que le maire répondait du bon ordre. On avait ainsi la certitude d'éviter les dangers qui menaçaient Napoléon à Aix ; mais il en restait de plus imminents à conjurer : le rassemblement formé quelques heures auparavant autour de l'auberge s'était considérablement accru.

Si les portes n'eussent été soigneusement barricadées, cette population se fût certainement livrée aux plus coupables excès. Quelques-uns des forcenés dont elle se composait tenaient à la main un pièce de cinq francs, à l'effigie de l'Empereur, pour mieux le reconnaître à sa sortie.

Pendant ce temps, comme il avait passé deux nuits sans sommeil, il s'était retiré dans une salle voisine et s'était endormi sur une chaise. Lorsqu'on vint l'avertir que tout était prêt pour le départ, d'affreuses vociférations se firent entendre du dehors. On tâchait de nouveau d'enfoncer la porte d'entrée ; enfin elle allait céder aux efforts de la



multitude, lorsque la sœur de l'aubergiste parut tout à coup une hache à la main :

— Je vous ai promis de vous sauver, dit-elle à Napoléon, je vais tenir ma parole ; suivez-moi. Et allant elle-même ouvrir la porte : Arrière ! s'écria-t-elle en brandissant sa hache, et faites place !.. Ce sont les commissaires des alliés qui vont embarquer le tyran.

A ces mots, à ce geste, la foule s'ouvrit sans reconnaître Napoléon, qui se jeta dans sa voiture ; le marche-pied se leva et les postillons partirent. Les cris : *à bas Napoléon ! Mort au tyran !* se firent entendre ; une grêle de pierres brisa les vitres de l'auberge et les glaces de la voiture. Les habitants des environs étaient montés dans les arbres qui bordaient la route pour pouvoir insulter impunément Napoléon sur son passage.

L'Empereur relaya en dehors de la ville d'Aix. Le sous-préfet, M. Dupeloux, fit preuve, dans cette circonstance, de beaucoup de dévouement en escortant à cheval la voiture de Napoléon jusqu'aux limites de son département.

La princesse Pauline, après avoir passé l'hiver à Nice, avait loué dans les environs d'Hyères un petit château appelé Le Luc, appar-

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS